



FIGURE 1.1. – Extrait de l'album n° 13 de « Gaston », *Lagaffe mérite des baffes*, par André Franquin. © 1979, Franquin & Éditions Dupuis, et Marsu B.V. pour l'utilisation du personnage de Gaston.

Portrait de Gaston Lagaffe en philosophe des techniques

Rien de mieux pour penser l'essence de la technique que de choisir un petit exemple – tel est notre travers à nous autres philosophes empiriques. Et pour ne pas intimider par des techniques de pointe, prenons l'invention d'une porte par ce maître de l'invention qu'est Gaston Lagaffe, le héros de Franquin. En une planche tout est dit : la technique se définit par la médiation des rapports entre les hommes d'une part, entre les hommes, les choses et les bêtes d'autre part.

« Maaâw ! » Soit un chat qui miaule dans le bureau du journal *Spirou*. Pourquoi un chat dans un bureau belge ? Nous ne nous attarderons pas sur cette question. Quoi qu'il en soit, le chat miaule et réclame de Prunelle, supérieur hiérarchique de Gaston, qu'il ouvre la porte. « Je suis devenu portier pour chat », s'écrie Prunelle indigné d'être mécanisé, instrumentalisé, machiné par une porte, par un chat et par Gaston. De même qu'il existe des grooms – humains et mécaniques – qui ferment les portes (voir p. 56), Prunelle est devenu un groom humain ouvre-et-ferme-porte. Sa posture figée et furieuse indique assez qu'il imite une machine, qu'il fait le robot.

Une crise éclate bientôt car le chat miaule encore. Il veut que la porte soit toujours ouverte afin d'aller et venir librement. Cette psychologie du chat, Prunelle devrait la connaître. Son ignorance indigné Gaston : « Tu ne sais pas qu'un chat ne supporte pas les portes fermées ?!?... Et qu'il a besoin d'une sensation de liberté ?!... » Gaston – porte-parole des droits du chat – et le chat – dignement représenté par Gaston et capable d'ailleurs de s'exprimer lui-même par des miaulements à fendre l'âme – veulent donc que le groom-ouvre-et-ferme-porte soit toujours de garde afin de faire respecter le droit des bêtes. C'est qu'ils ignorent portes et murs, les félidés, et que, s'ils aiment à profiter du confort

des âtres, ils ne veulent pas y rester prisonniers. Parfaits parasites, ils veulent tout prendre sans rien donner. Domestiques mais sauvages, tels sont les chats. Nul n'y peut rien changer.

C'est oublier le droit des hommes, et plus particulièrement de Prunelle, à se protéger des courants d'air. Ah ! ces courants d'air, combien de disputes n'entraînent-ils pas dans les autobus, les trains, les bureaux ! On se tuerait pour une fenêtre ouverte ou fermée. Il paraît d'ailleurs que les courants d'air ne tuent que les Français ou les Belges, et que les Britanniques, élevés à la dure, ne sont pas si sensibles à l'air froid. Mais le Belge Prunelle met en balance la psychologie de ce « pauvre chéri » de chat et sa santé. La première exige que les portes restent ouvertes, la seconde qu'elles soient fermées. Si les félidés demeurent sauvages, les journalistes seront civilisés et resteront au chaud. Le ton de Prunelle n'indique pas qu'il puisse y avoir d'hésitation sur ce point. « Ces portes seront fermées », s'exclame-t-il, au futur de commandement, et il souligne son impératif catégorique par ce grognement devenu dans les bandes dessinées le symbole de l'autorité, « rogtudj », et par le « schlam » des portes que l'on claque en fureur. Il n'y a plus rien à redire. Les chats et les subordonnés doivent obéissance.

C'est compter sans le geste technique, sans la ruse, le détour, le *daedalion*, la *metis*, sans ce bricolage boiteux auquel on reconnaît, depuis l'aube des temps, l'ingénuité de Dédale¹, de Vulcain ou de Gaston Lagaffe. « Chaque fois que Prunelle a voulu jouer au plus enquiquineur, j'ai trouvé un truc, et il n'a pas été le plus fort », murmure Gaston maintenant équipé d'une scie et d'une boîte à outils. C'est la sagesse millénaire de l'ingénieur qu'invoque alors notre nouvel Archimède. Prenez un enquiquineur qui possède l'autorité et la force. Opposez-lui un ingénieur qui n'a pour lui que des trucs. Qui renverse les rapports de force ? L'ingénieur bien sûr, nous le savons depuis Plutarque. « Le roi Hiéron, écrit-il, *sunnoésas tès tecnès tén dunamin* [épaté par la puissance de la technique], commanda des machines de guerre à Archimède pour la défense de Syracuse » après l'avoir vu tirer seul la trirème surchargée d'hommes grâce au petit truc de ses poulies composées.

1. Sur le mythe de Dédale et sur la notion de détour technique, voir l'excellent livre de Françoise FRONTISI-DUCROUX, *Dédale, mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Maspero, Paris, 1975.

Archimède redéfinit la force : un vieillard, un cordage et des poulies deviennent plus fort qu'un équipage de trirème et qu'un souverain parlant haut et fort².

Gaston, plus modeste, redéfinit seulement les portes et invente (ou réinvente) la chatière, « petite ouverture pratiquée au bas d'une porte pour laisser passer les chats », est-il écrit dans le *Robert*. La chatière de Gaston est une porte verticale dans la porte horizontale. Les gonds remplacent notre ami Prunelle qui n'a plus à faire le portier pour chat. L'humain mécanisé fait place à un mécanisme automatique. La traduction par laquelle le groom humain devient groom machinal se fait par la médiation des gonds. Au lieu d'une présence continue de Prunelle, il suffit que Gaston les installe une seule fois pour que la fonction de groom soit déléguée pour toujours à la chatière. C'est l'astuce du détour technique. Un peu de temps, un peu d'acier, quelques vis, quelques coups de scie, et une fonction, qui faisait de Prunelle un esclave, devient pour toujours le programme d'action d'un être qui ne ressemble plus à un homme.

Mais comme pour toute innovation, il y a conflit d'interprétations. Prunelle estime qu'il s'agit d'une destruction et non d'une production nouvelle : « Bravo ! Toutes les portes de l'étage esquinées !!! » A quoi le rusé Gaston rétorque que les droits de Prunelle à la santé sont pourtant respectés : « Mais reconnais qu'il n'y a pas de courants d'air ! » La porte à chatière est un compromis : le chat ravi ne miaule plus ; Prunelle, d'abord furieux, devrait bientôt se satisfaire de ne plus s'enrhumer. Le truc de l'ingénieur a permis de contenter le chat miaulant comme le patron fragile de la gorge (le « quiqui » du mot « enquiquiner »).

Qui a payé le prix de cette négociation ? D'abord, les portes. Les voilà esquinées, redessinées, redéfinies. Ensuite, Gaston, qui, malgré sa légendaire paresse a beaucoup travaillé. Enfin, le journal *Spirou* qui finance cette joyeuse bande. Au détour près, aux factures près, la crise est résolue par le bricolage technique qui met fin à la confrontation grâce à un compromis dans lequel d'autres non-humains se trouvent engagés. Le conflit des chats et

2. Voir l'analyse de cet épisode dans Michel AUTHIER, « Archimède, le canon du savant », in Michel SERRES (sous la dir. de), *Éléments d'histoire des sciences*, Bordas, Paris, 1989, p. 101-128.

des chefs est à la fois déplacé puis pacifié par l'ajout des scies, des vis et des gonds.

C'était oublier la mouette ! Pourquoi une mouette dans un bureau de journaliste ? Peu nous importe ici l'origine de cette bizarrerie belge. Quoi qu'il en soit, la mouette se plaint elle aussi et ses cris sont plus perçants que ceux des chats. Sa fureur imprévue menace le fragile compromis qui tenait ensemble Prunelle, le chat, les courants d'air et les portes à chatière. « Iââhhr ! », dit-elle. Gaston, grand psychologue des bêtes, interprète ces piailllements comme de la jalousie. Les chats veulent être libres ; les mouettes aussi, surtout lorsque les chats le sont déjà. Que faire de ce nouvel acteur imprévu qui crie sa fureur ou son désarroi. L'éliminer ? Impossible, Gaston aime trop sa mouette. Demander à Prunelle de devenir portier-pour-mouette après qu'il a refusé de l'être pour chat ? Impossible. Il sortirait de ses gonds. Offrir à la mouette le bénéfice de la chatière ? Celle-ci est trop exigüe et celle-là trop fière pour s'abaisser ainsi.

Gaston doit reprendre ses outils et se tourner encore vers les portes de l'étage pour les redéfinir quelque peu. « Cent fois sur le métier »..., telle est la maxime de l'inventeur qui doit faire porter aux choses le poids de ses chefs, de ses chats et de ses oiseaux. Il les reforme, les redessine. Il leur ajoute une trouée. Qui inventa la chatière peut inventer la « mouettière », « petite ouverture pratiquée en haut d'une porte pour laisser passer les mouettes », dira bientôt le *Robert*.

« Râââh ! » C'est tout ce que Prunelle parvient à exprimer. Il râlait au figuré, il râle maintenant au sens propre, réduit au mode d'expression des chats et des mouettes. Gaston, qui comprend le langage des bêtes, prend les borborygmes de Prunelle pour un argument qu'il contre aussitôt avec beaucoup de bonhomie : « Sois pas de mauvaise foi : cette porte est fermée, oui ou non ? » Fermée aux courants d'air, ouverte aux chats et aux mouettes. Qui aurait la mauvaise foi de prétendre le contraire ? Qui serait assez bête pour ne pas reconnaître une porte, il est vrai renégociée, dans l'innovation offerte par Gaston ? La crise d'apoplexie passée, Prunelle devra bien reconnaître que l'innovation pacifie toutes les crises et que les droits des chats, des mouettes, des patrons enrhumés et des grouillots amis des bêtes sont tous respectés pourvu que la porte prenne sur elle certaines modifications. La

porte se plie, se complique pour encaisser les conflits des hommes et des bêtes. La chatière apaise le chat ; la mouette satisfait la mouette ; le reste de la porte tient les courants d'air en lisière et devrait pacifier Prunelle – à moins qu'il ne soit vraiment un salaud de mauvaise foi et que, indifférent à l'invention technique, il ne chasse Gaston et sa ménagerie pour revenir aux portes, aux artifices du pouvoir et aux « scrogneugneus »...

Nul n'a jamais vu de techniques – et personne n'a jamais vu d'humains. Nous ne voyons que des assemblages, des crises, des disputes, des inventions, des compromis, des substitutions, des traductions et des agencements toujours plus compliqués qui engagent toujours plus d'éléments. Pourquoi ne pas remplacer l'impossible opposition des humains et des techniques par l'association (ET) et la substitution (OU) ? Dotons chaque être d'un programme d'action et considérons tout ce qui interrompt son programme comme autant d'antiprogrammes. Dressons alors la carte des alliances et des changements d'alliance. Nous parviendrons peut-être à comprendre non seulement Lagaffe, mais Vulcain, Prométhée, Archimède et Dédale.

Le point d'entrée est sans importance – c'est là tout l'intérêt de la méthode – puisque les assemblages mêlent justement les choses et les gens. Partons, par exemple, du chat. A la version (3) tout le monde s'oppose à lui et la fureur de Prunelle le dessert. Mais il suffit d'introduire dans ses alliances l'astucieux Gaston et sa chatière à gonds pour que le programme du chat se réalise pleinement. Le chat ne voit même pas la différence entre passer par une porte ouverte ou passer par une chatière. La traduction revient pour lui à l'équivalence suivante :

chatière = porte ouverte = liberté sauvage.

Quant à la fureur de Prunelle (ou de la mouette) elle n'a plus d'influence sur lui. La chatière réversible, faite de bois et de gonds, immunise contre les humeurs changeantes du portier pour chat. Indifférent, le chat de Gaston passe partout comme si de rien n'était³.

L'histoire apparaît plus compliquée du point de vue de Gaston

3. On trouvera dans le chapitre intitulé « Le fardeau moral d'un porte-clefs » une explication du principe de ces diagrammes.

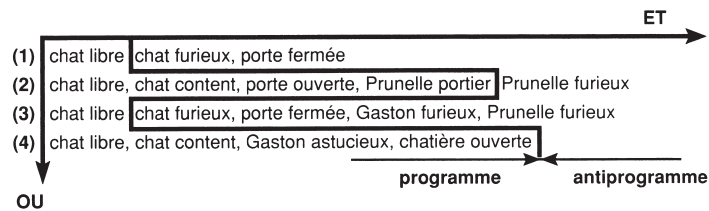


FIGURE 1.2. – Point de vue du chat. Programme : circuler librement.

parce qu'il doit tenir en un seul ensemble plus d'acteurs intéressés. Le chat ne s'occupe que de lui, quant à Prunelle il ne s'occupe que de sa santé et de son journal. Mais Gaston a décidé de tout garder autour de lui, ses bêtes, son travail et ses chefs. Ne voulant renoncer à rien, il doit dévier les compromis vers d'autres êtres, choses et gens. Il doit non seulement redéfinir la porte en lui faisant encaisser d'abord une chatière puis une mouettière, mais il doit aussi renégocier Prunelle en lui offrant des qualités qu'il ne semblait pas avoir. C'est la grande leçon de la philosophie des techniques : si les choses ne sont pas stabilisées, les gens le sont encore bien moins. Prunelle devient portier pour chat, de journaliste qu'il était. C'est que Prunelle, aux yeux de l'ingénieur Gaston, n'apparaît pas comme unité mais comme multiplicité. Il est à la fois docile et exaspéré et c'est sur cette multiplicité que joue notre inventeur. A partir d'un Prunelle autoritaire et ronchon, Gaston imagine un autre Prunelle bientôt reconnaissant : « Il n'y a pas de courants d'air », affirme Gaston goguenard. Notre Dédale va plus loin encore. Il oblige le Prunelle apoplectique de la dernière image à se dédoubler en un personnage mourant de

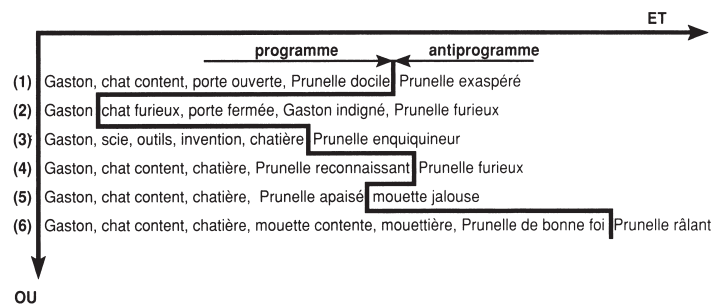


FIGURE 1.3. – Point de vue de Gaston. Programme : contenter tout le monde sans avoir à choisir.

furieux et en un autre pacifié, de bonne foi, qui reconnaît dans la porte ouverte à toutes les bêtes une bonne vieille porte fermée : « Sois pas de mauvaise foi. » Chaque redéfinition de la porte redessine la psychologie de Prunelle et entraîne après elle l'acquiescement des bêtes. Il existe autant de Prunelles que de portes et de Gastons. Il existe autant de portes que de Gastons, de Prunelles et de chats.

On ne peut faire de philosophie des techniques sans étendre l'existentialisme à la matière, à ce que Sartre appelait le pratico-inerte. Imaginez un Prunelle un peu plus résistant : solide comme un roc il demeure un enquiquineur ; les portes esquinées doivent être remises en état ; il ne reconnaît pas l'absence de courant d'air ; de mauvaise foi il exige le départ de la basse-cour. Imaginez des portes un peu plus résistantes : c'est Gaston cette fois-ci qui ne pourrait les renégocier. Imaginez des bêtes plus fragiles : elles mourraient à la première porte close. S'il n'y avait que des essences, il n'y aurait pas de techniques⁴. Gaston s'insinue dans toutes les petites fractures existentielles pour essayer des combinaisons multiples jusqu'à trouver celle qui, à l'apoplexie de Prunelle près, va pacifier tout le petit monde qu'il rassemble autour de lui. La scie, en revanche, ainsi que la boîte à outils et les gonds jouent le rôle d'essences bien tranchées sur lesquelles on peut faire fond. Il en est de même de la psychologie des chats – « sensation de liberté » – ou de celle des mouettes – « jalouse » –, qui ne sont pas renégociables. L'essence n'est pas du côté des choses et l'existence du côté des humains. Le partage se fait entre ce qui fut une existence et devint provisoirement une essence, une boîte noire – la débrouillardise de Gaston, la psychologie des chats, la scie –, et ce qui fut une essence avant de devenir provisoirement une existence – la psychologie de Prunelle, l'idée de porte.

En abandonnant la fausse symétrie des hommes faisant face aux objets, nous ne parvenons pourtant pas au chaos. Nous éprouvons au contraire ce qui est possible et ce qui ne l'est pas : le chat ne changera pas de psychologie, et Gaston n'abandonnera pas son chat ; Prunelle risquera toujours de s'enrhumer et voudra toujours que les portes soient fermées. Aux logiques distinctes des êtres de

4. Georges SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques* (réédition avec postface et préface), Aubier, Paris, 1989.

bois, de chair ou d'esprit, se substituent autant de socio-logiques, plus embrouillées peut-être mais pas moins contraignantes : si l'on contente le chat, alors il faut contenter la mouette ; si l'on installe les chatières sur une porte, alors il faut esquinter toutes les portes de l'étage ; si Prunelle ronronne de satisfaction, alors toutes les bêtes crient de frustration. L'innovation éprouve la solidité de tous ces liens. C'est par le truchement de cette épreuve, et par lui seul, que nous apprenons si l'idée de porte est flexible ou non, si Prunelle est multiple ou un.

Loin d'offrir aux regards cette nuit où toutes les vaches sont grises, cette petite philosophie pratique permet au contraire de désembrouiller les socio-logiques. Qu'est-ce qu'une innovation technique ? Des modifications dans une chaîne d'associations – numérotée plus haut de (1) à (6). D'où proviennent ces modifications ?

Premièrement, de l'addition de nouveaux êtres : on ne s'attendait pas plus à la scie qu'à la chatière ou qu'à la mouette jalouse.

Deuxièmement, du passage d'un acteur du programme à l'antiprogramme ou inversement : la porte ouverte conspire avec le chat mais aussi avec les courants d'air et donc contre Prunelle qu'un souffle d'air suffit à enrhummer. L'allié dans un programme d'action devient, dans la version suivante, adepte de l'antiprogramme ; celui qui conspirait contre le programme lui devient, au contraire, favorable.

Troisièmement, du changement d'état d'un acteur qui se trouve doté de nouvelles propriétés : le chat furieux devient heureux, la mouette jalouse devient contente, Prunelle docile devient enquiquineur, puis furibard, puis de bonne foi, la porte classique devient belge, et Gaston se retrouve ingénieur au lieu d'indigné ou de paresseux.

Quatrièmement, d'une substitution entre les êtres : Prunelle portier-pour-chat est remplacé par une chatière, un nouvel assemblage qui prolonge la même fonction mais dans un autre matériau.

Cinquièmement, d'une mise en boîte noire, d'une routinisation des acteurs devenus fidèles les uns aux autres : pour le chat, tout le travail de Gaston et des portes a disparu, il passe sans s'apercevoir de rien et ronronne d'aise ; pour Prunelle bientôt (du moins nous l'espérons), le travail reprendra comme si de rien n'était

entre les nouvelles portes (ouvre-chat, ouvre-mouette, ferme-rhume). Les existences fragiles redeviennent des essences stables, des boîtes noires.

Si nous sommes capables de suivre ces cinq mouvements et de faire varier le point de vue de l'acteur de sorte que la même histoire mêle en effet le chat, la porte, la mouette, la scie, Prunelle et Gaston, alors tout est dit. La description étant complète, l'explication suit aussitôt : il n'existe qu'une porte et qu'une seule qui soit telle qu'elle permette de tenir ensemble les lubies de Gaston, de Prunelle et de leurs animaux familiers. Ce n'est pas logiquement exact, mais c'est socio-logiquement rigoureux. Si nous avions eu sous les yeux l'évolution de la porte, comme auraient pu l'isoler un historien des techniques à l'ancienne, ou si nous avions suivi les relations de pouvoir entre Prunelle et Gaston, comme aurait pu le faire les sociologues de jadis, la logique des conflits de bureau en Belgique nous échapperait tout à fait. Nous serions obligés de parcourir deux histoires parallèles, toutes deux dénuées de sens :

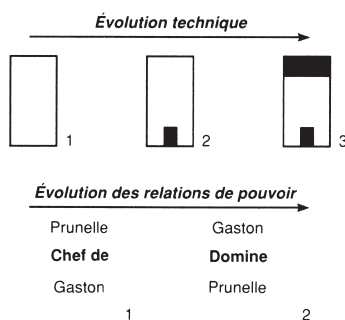


FIGURE 1.4.

Si l'objet nous est rendu avec les êtres qu'il tient et qui le tiennent, alors nous comprenons le monde où nous vivons. La porte évolue bien par transpositions et substitutions, mais Prunelle évolue aussi, et Gaston, et ses bêtes (fig. 1.5). Ils n'évoluent pas « en parallèle », comme on le dit parfois, ni par influence réciproque, ni par rétroaction. La porte et le pouvoir sont comme des mots dans une phrase, liés à d'autres mots. Il n'y a pour les choses et les gens qu'une seule syntaxe et qu'une seule sémantique.

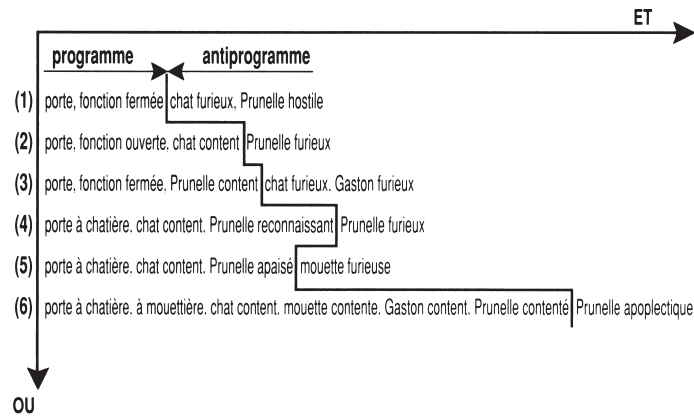


FIGURE 1.5. – Point de vue de la porte. Programme : résoudre la contradiction ouvert/fermé.

Contrairement aux craintes des moralistes, nous ne pouvons retrancher certains mots dans cette longue phrase, sans retrancher également ce qui forme notre humanité. Nous pouvons ajouter des acteurs, leur en substituer d'autres, en inclure quelques-uns dans une routine stable, mais il nous est à jamais impossible d'en diminuer le nombre : la porte se sophistique, la psychologie de Prunelle se complique, le nombre d'acteurs s'accroît. Vouloir simplifier ces groupements, en arracher l'acteur humain, simplifier son essence, le mettre en face de choses également réduites et isolées, voilà une torture barbare qui, je l'espère, ne paradera plus sous le beau mot d'humanisme.